

**Médaille du souvenir (1973)
Jean Couy (1910 – 1983)**



À l'occasion d'une nouvelle édition de *Midi au musée*, arrêtons-nous sur cette huile sur toile de 116 x 89 cms signée Jean Couy et intitulée *Médaille du souvenir*. L'œuvre, sur fond brun foncé, propose un paysage, circonscrit à l'intérieur d'un médaillon ovale. Sous la lumière de la lune, quatre arbres sont alignés le long d'un chemin. Des formes géométriques animent la périphérie de la toile.

Mais, au-delà de la description, c'est une atmosphère qu'il s'agit ici de dévoiler. Comme le dit Jean Couy lui-même, dans la revue *Le Peintre*, "L'important, précisément, dans un tableau, est qu'une présence s'y révèle."

Parcours et rencontres

Jean Couy est né en 1910 à Paris dans une famille de commerçants. Il passe son enfance à Chatou, une enfance marquée par une maladie, déclarée en 1918 et qui le tient alité pendant près de 18 mois.

En 1930, il entre à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il y passe quatre années, dans la section gravure. Bien plus tard, il dira ne rien avoir retenu de l'enseignement des Beaux-Arts. C'est là cependant qu'il rencontre Marguerite Bayon, qu'il épouse en 1934. Toute sa vie durant, elle sera pour lui un soutien bienveillant.

À l'issue de cette formation académique, Jean Couy devient professeur de dessin en 1935. Il est d'abord nommé à Rennes, où le couple vit jusqu'en 1945.

À la Libération, grâce à une mutation au lycée Lakanal de Sceaux, les Couy s'installent à Paris. Ils emménagent dans le quartier de Montparnasse, dans l'ancien atelier du sculpteur Antoniucci Volti (1915 – 1985).

Dans ces années d'après-guerre, c'est à Montparnasse que bat le cœur de la création parisienne. C'est là que vivent la plupart des artistes rassemblés sous le vocable de l'École de Paris. Le terme est trompeur. Il pourrait laisser penser à un courant structuré, au style bien défini. En réalité, il désigne plutôt une atmosphère très particulière et propice à la création. En 1945, la fin de l'Occupation diffuse un vent de liberté en même temps qu'elle permet le retour de nombreux artistes exilés, prisonniers ou entrés en clandestinité. Et cet élan attire les jeunes artistes étrangers, qui se rendent à Paris comme leurs ancêtres se rendaient à Rome : pour côtoyer les grands maîtres du passé et du présent.

Bientôt, Jean Couy rencontre Roger Bissière (1886 – 1964). L'amitié du maître lui ouvre la porte des milieux de l'art et facilite la diffusion de son travail. Ainsi, en 1963, il est invité à participer à l'exposition de l'École de Paris sur les conseils de Bissière, auquel le jury a demandé le nom de quelques artistes prometteurs.

Jean Couy prend sa retraite de l'Education Nationale en 1971. Cette toile, peinte en 1973, est donc l'œuvre d'un jeune retraité, nourrie de toute son expérience humaine et artistique.

Un paysagiste au XX^e siècle

Dans cette toile, Jean Couy livre l'un de ses sujets de prédilection, le paysage. Il est en effet l'un de ces rares artistes de la seconde moitié du XX^e siècle qui proposent de renouveler la peinture de paysage.

Et, dans toutes ses œuvres, c'est toujours le même type de paysage qui réapparaît : scènes de sous-bois ou de forêts, désertes et constituées d'arbres denses qui barrent l'horizon. Ce paysage, c'est celui de la maison de ses beaux-parents, à Saint-Léon, village de l'Allier.

Comme souvent dans les paysages de Couy, l'ambiance de *Médaille du souvenir* est crépusculaire. La lune est pleine, bien visible dans la partie supérieure droite. L'artiste apprécie tout particulièrement ces moments entre chien et loup, qu'il juge propices à la méditation. Et il montre une prédilection pour les ambiances mystérieuses, où le paysage est silencieux et où les arbres paraissent impénétrables.

Jean Couy mène de front une carrière de peintre et une carrière de graveur. Ici, le choix d'une toile quasiment monochrome est à mettre en lien avec la pratique de l'estampe. L'artiste fait, comme souvent, le choix de couleurs automnales, avec une variation de bruns. Ces tons ont pu donner l'image d'un artiste austère. Pour autant, les paysages de Jean Couy, malgré une palette sombre, ne sont pas tristes. D'abord, la tombée de la nuit donne aux arbres des reflets rosés très doux tandis que le tronc des arbres semble pris dans une lumière dorée. L'artiste prend ses distances avec la réalité. Les couleurs s'autonomisent du modèle, pour devenir un instrument de la composition. Les rehauts rose et dorés permettent de faire jouer les masses et les volumes.

Le paysage est par ailleurs mis en valeur par les vifs éclats de couleur carmin des motifs géométriques qui bordent la composition. Comme l'écrit Jacques Leenhardt, cela révèle l'art de Jean Couy de "faire chanter les couleurs".

Un art de l'irréalité

Mais ce n'est pas la nature pour elle-même que Jean Couy transcrit. D'ailleurs, il ne travaille généralement pas sur le vif, préférant transposer dans ses œuvres une impression. Pour lui, l'œuvre est toujours reconstruction et le paysage n'est qu'un moyen de dégager une forme de poésie dans l'observation de la nature.

En ce sens, Jean Couy ne représente pas la nature mais une forme de recomposition de la nature qu'il nomme paysage et, plus précisément, ce sont des paysages mentaux qu'il nous propose.

L'artiste transforme la nature en un spectacle. Il se présente d'ailleurs, dans sa correspondance privée et au début de sa carrière (en 1940), assis sur un banc au fond du jardin de ses beaux-parents. Cette image, qui sonne *a posteriori* comme un programme, pourrait résumer à elle seule la posture de l'artiste, contemplant un spectacle pour en tirer des souvenirs pleins de poésie. Le public aussi, grâce au point de vue très frontal, est placé dans la position d'un spectateur devant une scène de théâtre. Cette façon de faire du paysage un spectacle, c'est l'"art de l'irréalité" qui caractérise si bien Jean Couy.

D'ailleurs, le paysage, enserré dans un médaillon ovale, semble comme encadré d'abord par un fond blanc permettant le passage de l'ovale au rectangle, puis par plusieurs bordures successives reprenant les tonalités brunes qui dominent dans le paysage. Cadre ou fenêtre, voire décor de théâtre qui clôt l'espace de l'illusion artistique, ce procédé est une autre constante de la production de Couy, destiné à mettre à distance le spectateur. Le peintre reprend ici le concept du dramaturge Bertold Brecht (1898 – 1956) de distanciation. En

créant une distance entre le spectateur et l'œuvre, Jean Couy souligne le caractère factice du paysage. Et de cette façon, il nous invite à adopter une position critique vis-à-vis de son œuvre, pour ne pas succomber à l'illusion de la peinture.

Cet art de l'irréalité se traduit également par une tendance à associer, dans une même composition, des motifs qui n'ont apparemment rien à voir entre eux, comme les formes géométriques. Des rapports inattendus sont établis entre des objets apparemment très différents, reprenant en quelque sorte le fonctionnement de l'esprit, qui passe d'une idée à une autre par un jeu d'associations plus ou moins inconscientes.

Au fil de sa carrière, Jean Couy se constitue progressivement un répertoire formel, qui constitue comme un langage, un vocabulaire propre à l'artiste. Ces motifs sont le résultat d'une simplification graphique de certaines des sources d'inspiration majeures de Jean Couy. Et leur reprise d'une œuvre à l'autre permet de décoder ce langage personnel. Dans le *Médillon du souvenir*, on retrouve l'un des motifs principaux de l'artiste : le losange. Il apparaît dès les années 1950 comme une réminiscence du costume d'Arlequin. En effet, les motifs du cirque et des saltimbanques sont parmi ceux que Jean Couy affectionne particulièrement. Peu à peu, les losanges multicolores du pantalon d'Arlequin prennent leur autonomie dans l'œuvre de Jean Couy.

En associant motifs figuratifs et signes symboliques et géométriques, Jean Couy témoigne d'une attitude émancipée face aux différents courants et écoles de l'après-guerre. Il refuse de prendre parti pour l'art figuratif ou l'art abstrait. Il utilise ces deux langages au gré de son travail et parvient à une forme de synthèse équilibrée.

On pourrait qualifier l'œuvre de Jean Couy de naturalisme imaginaire abstrait. Ce terme renvoie à des œuvres qui s'attachent à un sujet figuratif, sans pour autant raconter le monde ; qui développent un langage abstrait excluant toute représentation du monde mais qui n'exclut pas la figuration.

Une carrière au regard de l'histoire de l'art

La première participation de Jean Couy à un salon remonte à 1930. Et, tout au long de sa carrière, il participera à nombre de ces expositions annuelles. De 1954 à sa mort, il participe ainsi au Salon Réalités nouvelles. Il y côtoie tous les courants de l'abstraction. En particulier, l'abstraction lyrique est présente, dans ces années, au salon Réalités nouvelles. Ce mouvement, né dans les années 1940 – 1950, se caractérise par un refus de l'abstraction géométrique, trop froide et rigoureuse. Il explore alors de nouvelles voies, destinées à faire primer le fait poétique sur le savoir faire et à faire de l'art abstrait un moyen d'explosion des émotions. Certains artistes cherchent également à inventer un monde plus vrai, plus proche de l'essence des choses et dégagé des trompeuses apparences.

Jean Couy trouve pleinement sa place dans ce contexte. Lui aussi crée, à partir d'objets et de motifs du monde réel, un autre monde. Il se rapproche en cela des mondes proposés dans les contes et les livres pour enfants qu'il dévorait, plus jeune.

Jean Couy bénéficie par ailleurs de plusieurs expositions personnelles. La première a lieu dès 1950. Ces présentations publiques permettent à Jean Couy d'être remarqué par des critiques, qui commentent son travail. Mais tous sont confrontés à une difficulté : comment qualifier le travail d'un artiste qui ne rentre dans aucune case ? Refusant de choisir entre figuration et abstraction, Jean Couy est de plus une personnalité discrète, plus à l'aise dans la campagne bourbonnaise que dans les cocktails parisiens et qui refusera toujours d'être catalogué, jaloux de son indépendance.

C'est peut-être cet écueil qui fait aujourd'hui obstacle à une plus grande reconnaissance du travail et de la personnalité de Jean Couy. Pour autant, plusieurs de ses œuvres ont intégré des collections publiques. Et sa carrière a été étudiée dans le cadre d'un mémoire de recherches soutenu à l'université de Rennes.

Surtout, une partie importante de la production de Jean Couy est conservée au musée de Saint-Maur. Une première donation de son œuvre gravé est décidée par Marguerite Couy, en 1991, à la suite d'une exposition rétrospective organisée l'année précédente. C'est d'ailleurs à cette époque que *Médaille du souvenir* est achetée par le musée à Marguerite. Puis, à sa mort en 2005, son héritier autorise le dépôt de 860 œuvres sur papier. Ce dépôt se transforme en 2009 en donation.

Cette toile, qui mêle paysage mental recomposé, éléments de distanciation et langage de signes personnel, apparaît sur bien des aspects comme un condensé des recherches picturales de Jean Couy. Elle nous dit beaucoup également de sa personnalité, de sa discrétion naturelle.

Elle permet également de revenir sur l'austérité qui est souvent reprochée à Jean Couy. Et d'ailleurs, pour conclure, laissons-le répondre. Dans une lettre du 1^{er} mai 1940, il écrit : "c'est le jour où l'ombre et la lumière se confondent... je ne suis pas gai, je ne suis pas triste. Comme l'ombre et la lumière, ces deux sentiments se confondent."

Bibliographie indicative

- BOUSTANY Bernadette, *Jean Couy*, catalogue d'exposition, Musée de Saint-Maur-des-Fossés, Association des Amis de Jean Couy, Ateliers d'Art, 1990
BOUSTANY Bernadette, *Jean Couy (1910 – 1983), Images enchantées*, catalogue d'exposition, Musée de Saint-Maur-des-Fossés, 2008
GILLES-PERSIN Patrick, *L'envolée lyrique, Paris 1945 – 1956*, Skira, 2006
LEENHARDT Jacques, *Jean Couy*, éditions L'Amateur, 1996
LÉVÊQUE Jean-Jacques, *Jean Couy*, Horay, nouvelle édition, 1994
SALMON Marie-Josée, *Jean Couy*, catalogue d'exposition, Musée départemental de l'Oise, 1991